# Théâtre Français. *Les Femmes savantes*, *La Gageure imprévue*, pour le second début de Lafond.

La foule n'était pas tout à fait si grande, parce que la première curiosité était apaisée ; mais les applaudissements ont été plus nombreux et plus vifs, parce que le débutant a été encore meilleur que la première fois ; rassuré par le succès, il a montré plus de gaieté, plus d'aisance, plus de finesse : en général, la représentation a été plus chaude. Celui qui remplit le plus faiblement son rôle, c'est Baptiste cadet ; non que je veuille rabaisser son talent, qui est sublime dans son genre ; mais il se trouve gêné par un personnage aussi grave que Trissotin, et ne peut se livrer à son génie : tous ses lazzis de niaiseries seraient là déplacés et à contresens ; voilà ce qui lui donne une allure forcée et froide.

Personne, au reste, ne veut jouer ce rôle de Trissotin ; il est trop odieux. Molière, n'écoutant que la haine et la vengeance, ne s'est pas borné à présenter l'abbé Cotin comme un poète ridicule, comme un sot sous les livrées du bel esprit ; il en a fait un misérable, un cœur faux et bas, un être vil et méprisable, et, en cela, Molière au manqué aux devoirs de la probité autant qu'aux règles de son art ; car la comédie se dégrade quand elle devient une satire personnelle, et l'instrument des passions de l'auteur.

Molière a même démenti, dans cette comédie, la notoriété publique ; car l'abbé Cotin, tout mauvais poète qu'il était, n'était point méprisé dans le monde : il faisait l'ornement des plus brillantes sociétés, et même il n'était point sans mérite. Il avait de l'érudition,et prêchait, sinon comme Bourdaloue, du moins beaucoup mieux qu'on ne le prétend dans les Satires de Boileau, puisqu'il prêcha pendant seize ans dans les meilleures chaires de Paris. Des vers galants, souverainement ridicules, fournirent à Molière une arme terrible contre lui ; mais Molière aurait dû se souvenu qu'il n'y a qu'un misanthrope qui trouve un homme pendable pour avoir fait de mauvais vers.

On a dit que l'abbé Cotin s'était permis quelques traits malins contre Boileau et Molière : ces géants armés de toutes pièces auraient dû mépriser un si faible assaillant, et imiter à son égard la générosité du lion à l'égard du rat qui avait osé sauter sur lui pendant qu'il dormait ; mais cette clémence nous aurait fait perdre une excellente comédie, où Trissotin n'occupe qu'une place médiocre. Les caractères de Crisale, de Philiaminte, de Clitandre, sont de main de maître.

On peut se demander aujourd'hui, comment un homme de lettre, très protégé de plusieurs maisons illustres ; un prédicateur, un membre de l'Académie Française ; et, ce qui est bien plus, un membre du clergé, un homme d'église, n'a pas pu obtenir de la police ce que le plus simple des citoyens a droit d'exiger, de n'être point publiquement diffamé et dénigré du côté des mœurs et du caractère, surtout quand on n'a point d'autre crime à lui reproche que de pitoyables calembours cette tolérance fort extraordinaire ne répond pas, il faut en convenir, à l'idée qu'on se forme du gouvernement de ce temps-là ; et les sages magistrats qui veillent aujourd'hui au maintien de l'ordre public, s'opposeraient à une pareille licence.

On remarque, dans la dispute de Clitandre et de Trissotin, des vers bien mal sonnant pour les oreilles savantes. En voici qui sont capable de faire frémir toute la philosophie :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,

Que, pour être imprimés et reliés en veau,

Les voilà dans l'état d'importantes personnes,

Qu'ils vont faire à leur gré le destin des couronnes.

Telle a été, pendant un demi-siècle, la prétention e plusieurs petits cerveaux qui ont imaginé de réformer l'univers avec leurs plumes, et qui ont fait réellement à plusieurs couronnes un fort mauvais destin. Ne dirait-on pas que Molière, par ces vers énergiques, avait voulu prémunir le dix-huitième siècle, contre cette manie déplorable de se laisser gouverner par les idées creuse e quelques écrivains ambitieux et brouillons qui, pour savoir arranger artistement es mot, n'étaient pas moins les plus grands fous du monde, et le plus ignorants en morale et en politique ?

Ces hommes, qui faisaient des vers et e la prose beaucoup moins bien que dans le siècle de Molière, ne se sont-ils pas avisés tout-à-coup de donner à ces bagatelles une importance dont elles ne sont pas susceptibles ; n'ont-ils pas entrepris de faire de leurs tragédies, de leurs comédies et de leurs romans, la règle de notre façon de penser et de notre conduite ? Et ce qui a dû les étonner eux-mêmes, c'est que le siècle a pris pour des oracles les chimères de cette classe d'écrivains, que la saine partie de la société avait jusqu'alors regardé comme un peu timbrés. Ce sont des poètes et des auteurs que la première nation de l'univers a établis un instant pour ses législateurs et ses souverains ; chacun sait comment elle s'est trouvée de ce régime, et si les auteurs sont faits pour gouverner les États. Molière avait donc raison de e moquer de ce sot en funeste orgueil de quelques gens de lettres, qui se croient de grands personnages lorsqu'ils ont fait imprimer et relier en veau de systèmes absurdes et des théories extravagantes.

On pourrait peut-être reprocher plus justement à l'auteur des *Femmes savantes*, d'avoir donné à son Clitandre trop de mépris pour l'érudition, de l'avoir fait parler avec irrévérence du grec et du latin, mais il lui a prêté le langage d'un courtisan ; et les personnages de comédie, qui doivent parler d'après leur humeur et leur caractère, ne sont pas toujours obligés d'avoir raison. D'ailleurs, on n'attaque par l'érudition, mais le pédantisme et la morgue de certains érudits qui, n'était que les manœuvres de la littérature, voudraient s'y arroger les premiers rangs. Ne rirait-on pas d'un tailleur de pierre, ou d'un maçon qui prétendrai s'égaler à l'architecte ?

E qui choque surtout les esprits faux dans la comédie des *Femmes savantes*, c'est la franchise et l'énergie des expressions, que des auditeurs énervés regardent comme cyniques, et qui pis est, comme de mauvais ton. Ces gens-là s'imaginent sans doute avoir un meilleur ton que les Maintenon, les Montespan, les Sévigné, les Coulange, et toute la cour de Louis xiv. Les mêmes spectateurs, dont le langage est habituellement de la plus révoltante grossièreté, éprouvant des crispations quand ils entendent des femmes parler de *la partie animale*, de *la matière*, des *chaînes corporelles*, etc. La délicatesse de leur imagination est blessée du naturel de ces façons de parler ; cela *traîne leur pensée sur une sale vue*: il ne faut à leur pudeur enfantine que des termes musqués qui enveloppent les obscénités les plus fortes ; c'est une chose risible, et presque incroyable que cette alliance bizarre de la délicatesse la plus ombrageuse avec la corruption la plus effrénée. Voudrait-on nous faire accroire que le bon ton consiste dans ce ménagement pusillanime pour des spectateurs faibles et blasés, pour quelques bégueules hypocrites sans âge et sans caractère, insensibles aux vraies beautés d'un ouvrage, prêtes à s'évanouir pour un mot libre et franc qui peint fortement l'idée, et qui est le mot propre. Les femmes savantes, expliquant leur doctrine platonique, ne pouvaient pas se servir de termes plus capables d'en faire ressortir le ridicule, et qui fussent plus véritablement comiques. Il faut féliciter le siècle où ce ridicule existait, où il y avait un si grand nombre de femme qui donnaient à l'esprit et au cœur la préférence sur les sens, qui mettait l'âme fort au-dessus du corps et de la matière. N'est-il pas fort étrange qu'à l'époque même où la matière est si fort en honneur chez tous les beaux esprits, où la partie animale règne avant tant d'empire, on soit si fort choqué d'entendre parler sur la scène de ce qui donne tant de prix aux ouvrages philosophiques.